

## 13. FATIMA GATE

Il serait temps qu'à l'intérieur de soi les frontières tombent. Entre Raison et Folie, entre les organes qui sont à gauche et ceux qui sont à droite. Entre nos hauts et nos bas. Entre le bien et le mal, et même entre la Vie et la Mort. Il serait temps que la conscience soit cette nomade absolue qui ne voit jamais où commence le pays traversé, ni où il finit. Il serait temps que nous ne soyons les ressortissants de rien, sauf de l'insondable. Il serait temps que nos sens se changent en cavaliers de hordes inouïes, sans foi ni patrie, pures de tabous, de douanes superflues, de boussoles psychanalytiques, et possédant un flair animal, dressé à humer de loin les savoirs interdits. Il serait temps que nous nous grisions de ces espaces encore inconnus de nous, s'ouvrant sur les confins de notre identité vraie. Il serait temps que je n'aie d'autre horizon que ma vertigineuse complexité, puisque c'est en elle que je peux jouir sans frontières de la féroce et caressante poésie de ne m'en fixer aucune

Marcel MOREAU

C'est en réalité l'endroit où se trouve le dernier check-point israélien au Liban, c'est donc à la frontière de ces deux pays, de ces deux peuples qui luttent d'autant plus âprement qu'ils sont fortement ancrés et attachés à cette terre qui porte une histoire millénaire. Le nom est aussi riche en évocations : porte, passage, le nom de Fatima qui a son importance tant pour les musulmans que pour les chrétiens.

Avec ce solo, j'essaie d'exprimer mes pensées, mes impressions du Moyen-Orient d'après mon vécu au Liban, quand cette région sortait à peine d'une longue guerre civile ; la mobilisation de ses troupes, le nationalisme croissant, les attachements radicaux, la mort de la culture, la croissance de la religion, la haine de l'autre (donc l'ennemi). L'idée de frontière et sa signification me suit depuis lors.

Dans un Moyen-Orient rempli de points en communs « aussi », dans lequel on partage les mêmes coutumes, masqués par d'autres façons de faire, d'autres

langues, j'ai commencé à me questionner sur ce qui nous empêche de voir l'autre avec ses différences et ses ressemblances.

Toute cette haine m'effraie, cette violence constante, cet attachement à ce que l'on croit être un droit, ou pire encore, un devoir.

Une sorte de défense qui est devenue de plus en plus mortelle.

Je m'exprime avec tristesse peut-être, et avec une certaine abstraction, en regardant, impuissante, tout ce défilé de gens, d'insultes, les murs qui se construisent et détruisent.

Me demandant quelle est la véritable frontière qui nous sépare.

Est-ce celle que l'on construit physiquement, celle que l'on nous fait croire ?

Celle qui nous empêche de passer d'un endroit à l'autre, seulement à condition de se munir d'une série de papiers qui nous donnent droit à une existence quelque part, à un nom, une nationalité, un état civil, une religion, et qui nous enlève des droits ou nous en donne.

Ou peut-être, et pire encore, celle qui nous empêche de nous considérer tous comme juste une petite pièce intégrante d'une grande totalité nommée société. Me sentant désolée, isolée et encerclée, fragmentée, ma voix divisée, mon regard empêché et surtout infectée de ce que l'on peut appeler préjugés, éducation, tradition, culture, j'expérimente aussi mes propres lignes de fracture, mes propres frontières.

Pour tout cela j'ai voulu utiliser comme point de départ de ce solo le langage de la danse orientale ou raqs-al-sharqi.

Cette technique basée sur l'isolation de certaines parties du corps correspond tout à fait à cette idée de frontière qui nous isole même si nous faisons partie d'un tout, tout comme le corps reste uni, et dans laquelle la danseuse traduit la musique par des mouvements saccadés pour accentuer le rythme et ondule pour affirmer et suivre la mélodie, elle fait de son corps un instrument musical.

Malgré le fait que cette danse est née dans les temples, elle a perdu actuellement toute sa sacralité, en grande partie à cause des regards affamés d'exotisme des voyageurs, peintres et écrivains, qui ont décrit dans leur récit un Orient plein de magie et sensualité et surtout à cause de l'influence colonisatrice, au moment où les premiers cabarets orientaux ouvrent leurs portes, plus particulièrement au Caire.

En même temps celle-ci est un exemple évident de la déformation dont souffrent certaines cultures, arts ou traditions de la part et à cause des regards extérieurs...

C'est pour cela que j'ai envie de montrer dans cette chorégraphie une danse plutôt dénuée de toute référence extérieure, accessoire ou anecdotique qui peut l'accompagner, (costumes colorés, objets et formes qui se sont rajoutés au fil du temps et plus précisément au moment où le cinéma égyptien se développe sous l'influence Hollywoodienne, rajoutant des tendances ou bien les enlevant par exemple le costume à deux pièces devient typique pour cette danse, alors qu'elle était pratiquée avec une simple robe d'une seule pièce et un foulard qui s'attachait au niveau du bassin).

Ce qui m'intéresse en créant Fatima Gâte, c'est d'utiliser cette isolation corporelle comme point de départ chorégraphique pour la recherche d'un vocabulaire, qui, sortant d'un langage traditionnel, puisse peut-être se transformer dans un langage plus dramatique et universel.

Et aussi comme une métaphore d'un empêchement non seulement physique mais aussi mental, le corps devenant le résonateur à travers lequel plusieurs voix s'expriment, chacune à sa propre façon, le tout faisant une unité malgré soi.

Essayer également de faire du corps un terrain vide et neutre, dans lequel deux langages (danse orientale et contemporaine) se confrontent, se croisent, se divisent et deviennent un seul. Une terre sur laquelle des choses peuvent se construire ou se détruire. Cette confrontation m'intéresse d'autant plus que je suis moi-même d'origine libanaise et équatorienne, que j'ai été formée classiquement et que je pratique la danse orientale professionnellement aussi depuis 15 ans. Fatima Gate est pour moi la recherche d'une porte, d'un pont entre deux cultures chorégraphiques qui m'ont toutes deux nourries, mais que je sens souvent en confrontation l'une avec l'autre.

Nathalie Elghoul

Le corps fait un avec le rythme, le cœur pour voir l'invisible, il lui fallut  
perdre la tête et son identité (Salomé)

## BIBLIOGRAPHIE

- MOREAU Marcel, *Corpus Scripti*, Éditions Denoël, 2002  
KHATIBI Abdelkébir, *Le corps Oriental*, Éditions Hazan, 2002  
HANOUM Leïla, *Le Harem Impérial au XIX siècle*, trad. Youssouf Razi, Éditions Complexe, 1991  
HENNI-CHEBRA Djamila, POCHÉ Christian, *Les danses dans le monde arabe ou l'héritage des almées*, Éditions l'Harmattan, 1996  
YATES Frances A., *L'art de la mémoire*, trad. Daniel Arasse, Éditions Gallimard, 1975  
COHEN Claudine, *La femme des origines. Images de la femme dans la préhistoire occidentale*, Éditions Herscher, 2003